

Dans les villes
Spleen urbain
Dans les villes Canada [Québec], 2006, 87 minutes

Ismaël Houdassine

Number 248, April–June 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47527ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Houdassine, I. (2007). Review of [Dans les villes : spleen urbain / *Dans les villes* Canada [Québec], 2006, 87 minutes]. *Séquences*, (248), 40–40.

DANS LES VILLES

Spleen urbain

Le premier film de Catherine Martin, **Mariages**, avait remporté en 2001 le Prix du meilleur scénario au 25^e Festival des films du monde de Montréal. La même année, l'Association québécoise des critiques de cinéma lui décernait à son tour le Prix du meilleur long métrage. À la fois documentariste et réalisatrice de fiction, Catherine Martin nous revient avec **Dans les villes**, film poétique d'un spleen absolu.

ISMAËL HOUDASSINE

Les mains délicates parcourent la chair froide d'une œuvre d'art. Des aveugles posent les doigts pour « voir » la sculpture et tout en découvrant les formes brutes de la pierre taillée, les dialogues qu'ils échangent paraissent dépasser la simple découverte pour se focaliser sur une destinée humaine qu'aucun d'entre eux ne maîtrise véritablement. C'est ainsi que **Dans les villes** débute et cette introduction philosophique est en quelque sorte la source à laquelle vient puiser le nouveau long métrage de la Québécoise Catherine Martin.



Une ville qui ne laisse plus de place à ses habitants

Fascinée ou dégoûtée par les vies brisées — ce qui au cinéma revient généralement au même — la cinéaste et documentariste avait déjà annoncé avec **Mariages** un style très personnel dont l'épuration serait la pierre angulaire. On se souvient d'un premier film d'une féminité profonde et ancré dans l'histoire puritaine du Québec d'autrefois. **Mariages** est un rêve qui ne se réalise jamais pour Yvonne. Personnage central de l'œuvre, Yvonne évolue pourtant dans une existence apathique à fleur de peau, quelque part entre le réel et le symbolique. Certes, les couleurs sont froides et l'ambiance atrabilaire, mais à l'intérieur de cette jeune femme à qui le bonheur est arbitrairement interdit les entrailles brûlent, incandescentes. L'éviscération d'un poisson devient assurément la scène qui dit tout. Un plan unique comme seul langage poétique, rigueur cinématographique oblige.

Autres temps, autres mœurs ? Pas tout à fait. Catherine Martin poursuit invariablement avec **Dans les villes** le même objectif. On y retrouve l'épuration nordique et l'impuissance d'Yvonne dans celle de Fanny. Elles sont toutes deux toujours incapables de changer le cours des événements, prisonnières d'une société omnipotente qui broie ce qu'elle croit caresser. Société victorienne d'un côté, société urbaine et contemporaine de

l'autre, deux figures qui s'observent au travers d'un même miroir. Une solution peut-être : pleurer dans la solitude afin d'évacuer des larmes devenues trop lourdes à contenir. Évacuer la tristesse du monde, voilà ce que Fanny ne peut plus s'empêcher de faire.

Catherine Martin persiste et signe. À l'instar d'un Bernard Émond, elle s'attarde à comprendre et à distiller la nature humaine de manière quasiment anthropologique, sans fard.

Quoi de plus triste que ces quatre destins que **Dans les villes** nous présente en toute humilité, en toute humanité. Chacun étant aussi singulier que représentatif. L'aveugle Jean-Luc, malgré sa cécité, photographie la vie et y acquiert une certaine sagesse. La vieille Joséphine porte en elle un pesant chagrin : elle ne peut oublier un amour de jeunesse. Regretter, c'est ouvrir une première porte sur la mort, n'est-ce pas ? Et puis, il y a Carole la muette, qui a trop de noirceur pour laisser jaillir un son.

Fanny tente désespérément de leur venir en aide. Ils sont tous le résultat d'une ville qui ne laisse plus de place à ses habitants. L'anonymat est un symptôme avant-coureur de la mort; le paysage qui les entoure, une maladie qui tue. Néanmoins, **Dans les villes** reste une œuvre remplie de promesses et de possibilités. La révolte qui peut en découler permet tous les miracles. Malgré tout, les rencontres entre ces cœurs perdus est à vrai dire un de ces prodiges, puisqu'elles peuvent créer la générosité. Et l'émotion devient précisément, pour la cinéaste, l'outil cinématographique qui permet la mise en scène de cette générosité humaine. Lorsque Fanny soigne les arbres, elle contribue au combat de la nature contre le béton, formant un dernier rempart, aussi vulnérable soit-il. L'objectif devient alors immobile, le mouvement est ailleurs. À défaut de guérir, il est souvent possible d'atténuer la souffrance. **Dans les villes** ne dit pas autre chose. Le film profite d'une distribution de premier ordre dominée par une Hélène Florent sensible, qui trouve ici un de ses meilleurs rôles.

Catherine Martin persiste et signe. À l'instar d'un Bernard Émond, elle s'attarde à comprendre et à distiller la nature humaine de manière quasiment anthropologique, sans fard. L'expérience peu parfois déconcerter, même déstabiliser, mais le chemin qu'emprunte Catherine Martin trouvera assurément un écho chez ceux qui croient encore que le cinéma peut être autre chose qu'un divertissement tous azimuts.

■ Canada [Québec], 2006, 87 minutes — **Réal.**: Catherine Martin — **Scén.**: Catherine Martin — **Images**: Carlos Fernandez — **Mont.**: Natalie Lamoureux — **Musique**: Robert Marcel Lepage — **Int.**: Hélène Florent (Fanny), Ève Duranceau (Carole), Robert Lepage (Jean-Luc), Hélène Loisel (Joséphine), Béatrice Picard, Pierre Collin, Markita Boies — **Dist.**: TVA.